

HERVÉ LE BRAS

L'ADIEU AUX MASSES

Démographie et politique

l'
intervention

Chapitre I Population

En apparence, rien de plus simple qu'une population. C'est le soubassement de toute société: sans population, pas de société, ou encore, « Il n'est de richesses que d'hommes » (Jean Bodin). De la population procèdent les classes d'âge, la succession des générations, la fécondité, la famille. En elle se trouvent les actifs qui feront vivre les jeunes et les vieux. Les nombres qui en décrivent les différentes facettes, classes d'âge, fécondité, mortalité, accentuent son apparence rigoureuse. Avec la démographie, qui se définit comme l'étude scientifique des populations, on quitte le domaine des opinions, des théories sociales, pour tout dire des idéologies, et l'on accède au savoir objectif.

J'aimerais que cette vision soit exacte de sorte qu'il existe un point d'entrée incontestable dans l'analyse des structures sociales, à la manière dont la physique atomique conditionne toutes les sciences de la matière. Mais ce n'est pas le cas car la population, ce « nombre de personnes présentes à un moment donné

sur un territoire donné », est en fait un concept abstrait, construit à partir de traditions opposées, religieuses et politiques, et détourné de son sens littéral presque depuis son apparition tardive en 1752.

Car le terme est utilisé pour la première fois à cette date dans les dernières pages des *Discours politiques* de David Hume¹. Le philosophe anglais s'emporte à ce moment contre la théorie de la « dépopulation », défendue par Montesquieu, selon laquelle le nombre des habitants du globe et des grands États a considérablement diminué depuis l'Antiquité. Montesquieu a choisi le terme de dépopulation en référence au Moyen Âge et à la Renaissance où l'on emploie le mot pour insister sur les ravages occasionnés par les guerres et les épidémies. *Depopulatio* sort du verbe latin *depopulari* signifiant détruire, dévaster. *Depopulari* vient lui-même de *populari*, lui aussi utilisé en bas latin, qui signifie la même chose mais en moins grave. Le préfixe « de » n'inverse pas le sens du verbe comme « défaire » s'oppose à « faire », mais le renforce comme « dépeindre » accentue « peindre » ou bien « délimiter », « limiter ».

La notion de population au sens moderne du terme n'existait-elle pas avant 1752? Oui et non. Le concept est utilisé sous la forme de son mode opératoire, « *the number of the people* », dès le milieu du XVII^e siècle par William Petty, le fondateur de l'arithmétique politique, elle-même première ébauche de l'économie politique (Marx en considérait Petty comme le père). Petty entendait par là très précisément ce que nous avons appelé le nombre des hommes à un moment donné sur un territoire donné.

Il avait par exemple tenté d'évaluer les populations de Londres et de Paris pour les comparer.

Le passage d'un concept à son nom est loin d'être évident. Entre le « *number of the people* » et le « population », un siècle s'écoule. Hume hésite d'ailleurs à sauter le pas en employant d'abord le terme de « *populousness* » avant de se décider *in extremis* pour « population », repris par toute l'Europe, à commencer par les Français, dont Mirabeau qui utilise à profusion le mot dans son *Ami des hommes* paru quatre ans plus tard. Cet engouement est compréhensible car le XVIII^e est massivement en faveur de la croissance démographique. Il est « populationniste ». Dans le terme « population », ce qui est ajouté au « *number of the people* », c'est une connotation favorable. Population s'oppose à dépopulation, elle-même synonyme de destruction et de décadence. Dès sa création, le terme de population inclut donc un jugement de valeur qui colore son sens et oriente les discussions à son sujet. « Population » est « populationniste » à l'image de son siècle.

On m'objectera que l'art de compter les hommes est aussi vieux que l'humanité, que les Romains et les anciens Chinois procédaient déjà à des recensements, que l'Ancien Testament est empli de chiffres, que Platon fixe à 5 040 le nombre des habitants de sa République, qu'au Moyen Âge, le nombre de « feux » figurait dans les terriers. Dans chacun de ces exemples, c'est un aspect ou une fraction particulière de la population qui sont visés, non l'ensemble. Les recensements anciens ne comptaient que les hommes valides en vue de les imposer (capitation par exemple)

ou de les enrôler. Les esclaves, les femmes et les enfants étaient laissés de côté. On estime par exemple que le nombre des habitants de l'Attique au temps de Périclès était dix fois plus élevé que celui des citoyens (de l'ordre de 30 000) car, outre les esclaves, une multitude de statuts ne bénéficiaient pas de la citoyenneté (femmes, périèques, métèques, artisans, etc.).

Quand un terme apparaît pour désigner ce qui n'était pas nommé auparavant, il s'impose avec évidence et l'on oublie qu'il n'existait pas de cette manière ou que sa signification était diffuse. Avant que le « *number of the people* » et que la « population » ne s'imposent, on employait divers termes assez imprécis. *L'Apocalypse* de Jean, l'un des textes où ce type de catégorie paraît le plus nécessaire puisque c'est le destin de la population mondiale (en termes actuels) qui en est l'objet, parle à plusieurs reprises de « tribus, langues, peuples et nations ² » sans qu'aucun de ces termes ne prenne le dessus sur les autres. Il ne s'agit pas d'un effet de style, d'une insistance dramatique, car c'est la seule occasion à propos de laquelle le procédé de répétition est utilisé. Dans un cas, la formule est légèrement modifiée, au chapitre XVII où elle devient « peuples, foules, nations et langues ». Autant qu'on puisse reconstituer la situation de l'époque, il semble que l'on n'éprouvait aucune difficulté à classer un individu donné dans sa famille, sa nation ou cité, sa langue, son peuple, une foule, mais qu'à l'inverse, on ne pouvait pas définir ce que recouvraient exactement les cinq termes, quelles étaient les limites du peuple, de la langue, de la nation, de la foule et de la famille. On ne pouvait pas donner la

liste extensive de ceux qui en faisaient partie ou non. Pour essayer de faire comprendre ce curieux état des choses, on peut le comparer à l'usage de la botanique. Tant que l'on n'a pas appris les noms précis des arbres, donc à les distinguer les uns des autres, les catégories d'arbres sont entourées de flou. On peut confondre un jeune tilleul avec un noisetier ou un sorbier avec un acacia car leurs feuilles se ressemblent, mais on ne les prendra pas pour des chênes ou des châtaigniers. On sait donc qu'il existe diverses sortes d'arbres, qu'on peut en regrouper certains, mais on ignore la liste de ceux qui appartiennent à une catégorie donnée. Il faudra attendre la biologie de Linné pour parler vraiment de genres, familles, espèces et sous-espèces et en donner un tableau systématique.

Le seul terme qui ne prête pas à discussion est celui d'« humanité » à partir de l'ère chrétienne. Tous les hommes sont appelés à mourir puis à ressusciter. *L'Apocalypse* distingue encore entre les méchants qui n'ont pas besoin du jugement dernier pour être damnés, les gentils qui vivront les mille années glorieuses avant de gagner le paradis et les cas intermédiaires, mais chacun a une place. Des termes tels que « habitants de la terre³ » sont utilisés, ou tout simplement le pluriel « les hommes ». La signification d'une telle humanité dépasse complètement le simple nombre des hommes. Elle est un rouage essentiel dans l'histoire de la création divine, une étape intermédiaire avant le retour en Dieu. Les imperfections de l'homme et le mal ne peuvent durer éternellement étant donnée la perfection de Dieu. La fin des temps est logiquement inéluctable, ce qui relie étroitement

la notion d'humanité à celle d'eschatologie. Inversement, il n'y a d'humanité que parce que la fin des temps est nécessaire. La catégorie des « habitants de la terre » n'est donc pas statistique. *L'Apocalypse* le précise d'ailleurs en comparant le nombre des hommes au « sable de la mer », donc à une quantité incalculable. *A contrario*, les chiffres que l'on trouve dans l'Antiquité et au Moyen Âge ont un caractère symbolique. Ce sont des « myriades de myriades » ou « 144 000 familles », c'est-à-dire 12 au carré fois mille.

Une autre comparaison botanique peut aider à sentir tout l'écart entre cette humanité en bloc et le nombre des habitants de la terre. Supposons que l'on parle de l'ensemble de tous les choux-fleurs dans le monde. Cela n'aurait aucun intérêt. Cet ensemble ne transcenderait pas ses parties, les choux-fleurs individuels, ni le genre du chou-fleur. Il serait confondu avec le nombre exact des choux-fleurs à un instant donné sur le globe. Il n'aurait aucun parcours historique, aucune essence pour tout dire. Dans les termes du philosophe Alfred Whitehead, l'ensemble serait un objet « pseudo-concret », c'est-à-dire que personne ne pourrait l'observer en entier, mais seulement l'imaginer. Pour que la notion religieuse d'humanité ou d'habitants de la terre se rapproche de celle, pseudo-concrète, du nombre des hommes, il faudra attendre le renouveau de la philosophie politique après la Renaissance, et tout particulièrement la parution du *Léviathan* de Hobbes⁴.

Le chapitre XIII du *Léviathan* est consacré à la « condition naturelle des hommes » et commence en ces termes :

« La nature a fait les hommes si égaux quant aux facultés de leur corps et de leur esprit que, bien qu'on puisse parfois trouver un homme manifestement plus fort corporellement, ou d'un esprit plus prompt qu'un autre, néanmoins, tout bien considéré, la différence d'un homme à un autre n'est pas si considérable qu'un homme puisse de ce chef réclamer pour lui-même un avantage auquel un autre ne puisse prétendre aussi bien que lui. En effet, pour ce qui est de la force corporelle, l'homme le plus faible en a assez pour tuer l'homme le plus fort, soit par une machination secrète, soit en s'alliant à d'autres qui courent le même danger que lui. »

Paragraphe remarquable et terrible car il fonde négativement l'égalité sur l'égale possibilité de nuire à son prochain dont dispose chaque homme dans l'état de nature. À partir du moment où les hommes sont égaux, ils peuvent être additionnés et l'on peut parler de leur nombre. L'obstacle qui empêchait de concevoir une population dans l'Antiquité est levé par cette nouvelle conception de l'égalité originelle. Insistons sur la nécessité d'une définition de l'égalité des hommes pour les compter et pas seulement sur leur regroupement selon un caractère commun. Le fait que les hommes marchent et parlent par exemple ne suffit pas à les compter ensemble dans *la Politique* d'Aristote ou dans *la République* et *les Lois* de Platon. Prenons une analogie pour illustrer cette différence de statut. Si l'on décide de compter dans son panier le nombre de légumes que l'on a achetés au marché, on ne dira jamais que l'on dispose de 2340 légumes dont 1 chou-fleur, 3 concombres, 18 pommes de terre et 2318 petits pois. Chaque objet a la qualité de légume, mais des

relations d'égalité ne sont possibles qu'à l'intérieur de chaque catégorie de légumes: il existe un nombre de petits pois, un nombre de concombres, de pommes de terre, mais pas un nombre de légumes. De même, dans l'Antiquité, on pouvait donner un nombre d'esclaves, un nombre de métèques ou de citoyens, mais pas un nombre d'hommes.

L'utilisation des nombres est d'autant plus aisée chez Hobbes qu'il en fait le critère de la raison. Dans un autre passage célèbre du *Léviathan*, il développe l'idée avec toute sa force en soulignant que :

« Quand on raisonne, on ne fait rien d'autre que de concevoir une somme totale à partir de l'addition des parties; ou concevoir un reste à partir de la soustraction par laquelle une somme est retranchée d'une autre... Ces opérations ne s'appliquent pas seulement aux nombres, mais à toutes les espèces de choses qui peuvent être additionnées les unes aux autres ou retranchées les unes des autres. De même, en effet, que les arithméticiens enseignent à additionner et à soustraire dans le domaine des nombres, les géomètres en font autant dans celui des lignes et des figures (solides ou planes), des angles, des proportions, des temps, des degrés de vitesse, de force, de puissance, etc.; les logiciens font de même dans le domaine des consécutives de mots, additionnant ensemble deux dénominations pour faire une affirmation; deux affirmations, pour faire un syllogisme; une multiplicité de syllogismes, pour faire une démonstration; et de la somme ou conclusion du syllogisme, ils soustraient l'une des propositions pour trouver l'autre. Les auteurs qui traitent de politique additionnent ensemble les pactes pour trouver les devoirs des hommes; les jurisconsultes additionnent ensemble les

lois et les faits pour trouver ce qui est juste ou injuste dans la conduite des particuliers. En somme, si l'addition et la soustraction ont leur place en quelque domaine, quel qu'il soit, la raison y a aussi sa place. Et là où elles n'ont pas leur place, la raison n'a rien à faire⁵. »

Hobbes ne se préoccupe cependant pas de population. La définition négative de l'égalité lui est nécessaire pour montrer qu'à l'état de nature, seule peut régner la guerre de tous contre tous, donc une totale insécurité impropre à tout effort d'accumulation et de civilisation. Pour sortir de l'état de nature, on sait qu'au chapitre XVII du *Léviathan*, les hommes passent tous ensemble, sur une base égalitaire, un pacte pour se donner un souverain, homme ou assemblée d'hommes, « *comme si chacun disait à chacun : j'autorise cet homme ou cette assemblée, et je lui abandonne mon droit de me gouverner moi-même, à cette condition que tu lui abandonnes ton droit et que tu autorises toutes ces actions de la même manière* ». Malgré sa foi dans les chiffres et les calculs, Hobbes ne se préoccupe pas du nombre des hommes qui concluent ainsi le pacte de souveraineté. Il parle à leur sujet de « nations » et, dans l'état de nature, d'humanité (*Mankind*) et il utilise à plusieurs reprises le mot de « multitude » comme s'il en restait à la séparation entre nombre et essence de l'humanité que nous avons illustrée avec l'*Apocalypse de Jean*. C'est l'assistant de Hobbes (plus exactement son *amanuensis*, c'est-à-dire celui qu'il nourrissait), William Petty, auquel nous avons déjà fait allusion, qui va réconcilier le nombre et la substance de la population.

Petty ne s'intéresse pas au nombre des hommes pour des raisons théoriques, mais pour la gestion de la monarchie moderne. Compter les hommes lui est nécessaire pour calculer la richesse nationale de l'Angleterre et pour encourager son développement. L'arithmétique politique qu'il fonde est la première forme de comptabilité nationale. Petty n'adhère pas à l'adage de Bodin. La richesse d'une nation n'est pas seulement constituée par les hommes mais par les *Hands and Land*, par les travailleurs et le territoire. En circonscrivant l'espace où doit se trouver la population, il en rend le comptage possible. Mais surtout, Petty a eu l'idée de génie de rapprocher la conception biblique et chrétienne de l'humanité de la notion comptable qu'il promouvait. Dans l'un de ses petits essais d'arithmétique politique⁶, il se demande en effet combien de personnes ont vécu sur terre depuis Adam. Ce n'est pas par curiosité gratuite ou pour souligner combien peu nous sommes actuellement au regard de ceux qui nous ont précédés, mais pour établir la vérité des écritures au sujet du jugement dernier. « *Certains affirment en effet qu'il n'y aura pas assez de matière pour constituer les corps ressuscités* », écrit-il. On ne peut y répondre qu'en déterminant combien de corps ressusciteront et multiplier le nombre obtenu par le poids humain moyen. Le compte des morts précède ainsi celui des vivants. Pour y parvenir, Petty calcule la population à chaque date où elle double en fixant chaque fois le temps nécessaire au doublement de manière à respecter les autres estimations de population dont il croit disposer. Arrivé au déluge, il remet le compteur à 8, Noé, ses trois fils et les quatre femmes,

puis il reprend la progression. Cela donne le tableau suivant :

Périodes de doublement (ans)	Années depuis le déluge	Population (personnes)
10	1	8
"	10	16
"	20	32
"	30	64
"	40	128
"	50	256
"	60	512
"	70	1 224
"	80	2 048
"	90	4 096
"	100	8 000 et +
20	120	16 000
"	140	32 000
30	170	64 000
"	200	128 000
40	240	256 000
50	290	512 000
60	350	1 000 000 et +
70	420	2 000 000
100	520	4 000 000
190	710	8 000 000
290	1 000	16 000 000
	(à l'époque de Moïse)	
400	1 400	32 000 000
	(à l'époque de David)	
550	1 950	64 000 000
750	2 700	128 000 000
	(à peu près à la naissance du Christ)	
1 000	3 700	256 000 000
1 200 (300)	4 700	320 000 000

Il prolonge ensuite le calcul pour obtenir la date du jugement dernier, puisque les humains des années à venir feront aussi partie des ressuscités. Il parvient au résultat suivant : « *Si le nombre des hommes double en 360 ans, les 320 000 000 estimés par les savants (d'après les différentes proportions des nations du monde, le nombre de leurs habitants et la valeur des comptes rendus qui en sont faits) et qui peuplent maintenant la surface de la terre s'accroîtront d'ici à 2 000 ans de façon qu'il y ait une personne pour deux acres de terrain dans la partie cultivable de la terre. Et alors, suivant la prédiction des écritures, il y aura des guerres et de grands massacres.* » En 2 000 ans, il y aura six doublements, donc une multiplication de la population par 64, soit 20 milliards d'habitants si l'on part des 320 millions supposés à l'époque de Petty, ce qui ne tombe pas très loin des évaluations optimistes de la *carrying capacity* de la Terre, actuellement. Au total, Petty parvient au chiffre de 80 milliards d'humains ayant vécu de la création à la fin des temps. Leurs corps peuvent être fabriqués en prélevant quelques *inches* de terre à la surface de toute l'Irlande. Les Écritures ne peuvent donc pas être prises en défaut sur ce point.

En fixant la fin des temps deux millénaires après lui, Petty laissait à l'humanité un répit bien plus long que ne l'avaient fait ses prédécesseurs. En 1596, par exemple, John Napier, l'inventeur des logarithmes (pour cela appelés néperiens) avait estimé la date de l'apocalypse à moins d'un siècle, et Luther était encore plus pressé puisqu'il affirma dans ses *Tischrede* que la fin arriverait dans moins de dix ans. On se souvient aussi que les anabaptistes qui s'enfermèrent

dans la ville de Munster pensaient que la fin du monde allait se produire durant l'année. Reinhardt Kosellek, l'historien allemand, s'est penché sur ce sujet dans son *Futur passé* pour montrer que l'horizon des temps derniers a progressivement reculé durant les XVII^e et XVIII^e siècles pour finalement s'éloigner à l'infini avec Condorcet et même s'inverser en lendemains qui chantent avec Robespierre et la tradition révolutionnaire.

La connexion entre la population et l'apocalypse a cependant survécu dans et à travers la démographie en se sécularisant progressivement. Malthus est un jalon important de cette évolution. Le titre exact de *l'Essai sur le principe de population* le dit bien puisqu'il s'écrit en entier: « *en tant qu'il influe sur le progrès futur de la société avec des remarques sur les théories de M. Godwin, de M. Condorcet et d'autres auteurs* ». Malthus ne fait pas tant un exposé de la concurrence entre la croissance de la population et celle des subsistances qu'un plaidoyer contre l'idée de perfectibilité. À Godwin et Condorcet, et plus généralement aux révolutionnaires français, il conteste la possibilité de transformer l'homme et d'installer le paradis sur terre. Le principe de population est un instrument divin pour hâter la fin des temps, explique-t-il en substance dans les deux derniers chapitres de *l'Essai*, bien moins souvent lus que les deux premiers qui exposent la concurrence entre la croissance géométrique des hommes et celle arithmétique des subsistances. La création n'est que le « *puissant processus instauré par Dieu, non pour éprouver, mais pour créer et façonner l'esprit, le faire surgir de la matière inerte et chaotique, pour*

sublimier en âme la poussière de la terre, pour faire jaillir une étincelle éthérée de la motte d'argile ». Pour que le processus se déroule, Dieu fait sentir à l'homme les besoins de son corps dès la naissance: « *Le sauvage dormirait éternellement sous son arbre s'il n'était sorti de sa torpeur par les affres de la faim ou les morsures du froid. Les efforts qu'il entreprend pour échapper à ces maux en cherchant de la nourriture et en construisant de ses mains un abri sont les exercices qui forment et maintiennent en activité ses facultés, lesquelles, autrement, sombreraient dans l'apathie.* » À la longue, un nombre stable d'hommes pourrait s'organiser pour travailler au minimum. Le principe de population est là pour empêcher ce second écueil: « *Pour fournir des stimulations les plus constantes et pour pousser l'homme à servir les besoins bienveillants de la Providence en cultivant la terre, il a été prescrit que la population s'accroîttrait beaucoup plus vite que les subsistances.* »

Contrairement aux accusations de ses détracteurs, Malthus adhère ainsi profondément à l'idée de progrès. Sans le principe de population, la présence de l'homme sur terre et particulièrement l'existence du mal serait incompréhensible. Bien que Malthus parle à plusieurs reprises de peupler le monde à la manière de Petty, il ne mentionne jamais le jugement dernier. Il semble l'avoir adouci ou dilué en passage de la matière à l'esprit. Le principe de population n'accroît pas seulement le nombre des hommes, il augmente leurs connaissances nécessaires au développement de nouveaux moyens de subsistance et donc leur spiritualité. Graduellement, la matière se convertit en esprit qui, sans doute, demeurera seul à la fin des

temps. L'apocalypse n'est pas supprimée mais adaptée aux temps nouveaux.

La sécularisation aura donc déplacé la notion religieuse d'ensemble des humains ou d'humanité vers celle de population du monde. Il ne faut pas s'étonner si les grandes craintes modernes ont presque toutes la population pour support: explosion démographique, déclin puis extinction possible de certaines populations, vieillissement de la population, immigration et invasion. La crainte de la catastrophe s'est aussi miniaturisée à l'échelle des États-nations. Au XIX^e siècle au cours duquel ces derniers commencent leur carrière, les recensements se multiplient au point qu'un historien de la statistique, Harald Westergaard, a pu parler d'une « ère de l'enthousiasme », et la population devient l'un des attributs des États au même titre que le drapeau et le parlement. L'avancée de l'idée d'égalité politique favorise cette assimilation des populations aux États et sécularise aussi un autre contenu religieux déjà exploité par Hobbes.

Dans ses deux premières « lois naturelles », le philosophe postule en effet que « *l'on se contente d'autant de liberté à l'égard des autres qu'on en concéderait à l'égard de soi-même* ». C'est la transposition de la formule latine: « *Ce que tu ne veux pas qu'on te fasse, ne le fais pas aux autres* » et surtout de la formule évangélique de saint Mathieu que Hobbes rappelle à cette occasion: « *Tout ce que tu réclames que les autres te fassent, fais-le leur.* » L'égalité se traduit par l'échange des situations. Échange par la pensée chez Hobbes, saint Matthieu et les Romains, mais échange qui devient véritable dans les gouvernements démocratiques. À leur éclosion, il y

a deux siècles, l'un de leurs chantres, Tocqueville, insiste en effet sur l'échange réel des situations civiles : « *Je ne connais aucun pays où l'on professe un mépris plus profond pour la théorie de l'égalité permanente des biens, mais la fortune y circule avec une incroyable rapidité, et l'expérience apprend qu'il est rare de voir deux générations en recueillir les faveurs* », écrit-il à propos des États-Unis ⁷ ou encore : « *À chaque instant, le serviteur peut devenir maître et aspire à le devenir ; le serviteur n'est donc pas un autre homme que le maître* ⁸. » L'égalité des chances et sa conséquence, la mobilité sociale, sécularisent l'idée chrétienne d'égalité. L'élévation des barrières nationales a progressivement limité l'égalité des chances aux individus de la même nation. La substance de la « population » s'est alors déplacée de l'humanité vers les États-nations. Parler par exemple de la population française signifie parler de la France et de son avenir bien plus que du nombre exact des habitants actuels.

Une telle évolution n'était pas inscrite à l'avance. L'économie politique et les institutions économiques ont ainsi suivi la voie opposée. L'un des apologues fondateurs de l'économie classique est celui des 40 000 épingles par lequel Adam Smith illustre la division du travail. Dix hommes fabriquant chacun de son côté des épingles en produiront quelques dizaines par jour. Mais s'ils s'associent et se distribuent les différentes tâches nécessaires à la fabrication, autrement dit, s'ils se spécialisent et se coordonnent, ils pourront en fabriquer des dizaines de milliers. La production totale n'est donc pas la somme des productions individuelles, mais le résultat de l'organisation du travail et

en l'occurrence de sa division. Additionner le nombre des travailleurs n'apprend pas grand-chose sur la puissance économique d'un pays. En termes d'institutions, la différence est aussi très profonde entre l'égalité politique qui impose une voix par citoyen et l'égalité économique qui donne une voix par action indépendamment de son propriétaire.

Wittgenstein a soutenu que les divers éléments désignés par un même terme n'avaient pas obligatoirement un caractère en commun, mais se ressemblaient comme les personnes d'une même famille⁹. Il compare le mot à la trame d'un tissu dans laquelle ne court pas un simple fil mais plusieurs qui, en se recouvrant et en se nouant, assurent la solidité de l'ensemble. Il a illustré son idée par le mot « jeu ». Il n'existe en effet pas de caractère partagé par l'ensemble de tous les jeux connus qui forment les éléments désignés par le terme « jeu ». Le cas de « population » est un peu différent, ou peut-être nous l'envisageons avec une méthode différente. Toutes les populations ont en commun de désigner le nombre des hommes présents à un moment donné dans un territoire défini. C'est ce que nous avons appelé le mode opératoire ou la mesure du terme. Mais une mesure n'a aucun intérêt en elle-même et obscurcit même le sens de ce qui est mesuré. Pour le restituer, il ne suffit pas de faire l'inventaire de tous les emplois du terme comme le propose Wittgenstein (« *The meaning of a word is its use in the langage* »), mais il faut retrouver sa genèse qui a progressivement construit son essence et continue de la modifier. Pour un terme comme « population », la méthode suivie par Émile

Benveniste dans son vocabulaire des institutions indo-européennes est un meilleur point de départ. Elle permet en effet de comprendre comment cette essence (fantasmatique, pour reprendre un terme matérialiste de Hobbes) va se construire, puis en conséquence de sa structure, se diversifier et se manifester en différentes propriétés. La fécondité, le vieillissement, l'immigration en sont quelques exemples. Nous allons donc les envisager maintenant non pas comme des phénomènes ou des entités réels, mais comme des émanations de l'idée de population, de cette étrange idée issue de la religion chrétienne, des mathématiques, de la démocratie et de la construction des nations modernes.

Hervé Le Bras écrit : "On ne peut pas définir la société à partir des masses d'hommes, ni à partir des populations. Il faut renoncer à cet espoir, dire adieu aux masses et aux populations. Il est faux de dire qu'il n'y a de richesse que d'hommes. La véritable richesse réside dans l'organisation sociale, dans l'architecture des liens que les hommes, ces animaux asociaux, parviennent à établir pour vivre cependant ensemble. Certes, il faut des hommes pour faire des sociétés comme il faut des pierres pour faire des palais, mais la qualité d'une architecture ne dépend pas du nombre de pierres utilisées." Un point de vue particulièrement original et créatif qui renvoie la question démographique vers celle de la qualité de l'organisation sociale. Un livre au cœur de notre actualité.

Hervé Le Bras est directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales. Il a publié, chez le même éditeur, *La Planète au village* (1993), *Le Démon des origines : démographie et extrême droite* (1998), *Le Sol et le Sang : théories de l'invasion au xx^e siècle* (1996), et tout récemment chez Odile Jacob, *Une autre France : votes, réseaux de relations et classes sociales*.

L'ADIEU AUX MASSES
HERVÉ LE BRAS

Diffusion Seuil

éditions de l'aube — 9 €

